

XYZ. La revue de la nouvelle

Nina d'un autre temps

Noëlla Deschênes



Numéro 146, été 2021

B&B : chaleureux, ancestral, trompeur, inoubliable

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95668ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Deschênes, N. (2021). Nina d'un autre temps. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (146), 37–40.

Nina d'un autre temps

Noëlla Deschênes

C E MATIN, je regarde la neige tomber sur le jardin et je me souviens...

J'étais venu à l'Auberge des Saisons pour une série d'articles que je devais écrire sur la fin d'une époque et de ses villas luxueuses. J'avais vingt-trois ans et je faisais mes premiers pas comme journaliste pour *La Voix de l'Est*. C'était mon premier vrai reportage, je me sentais nerveux, mais gonflé de fierté. Je n'avais évidemment pas choisi ma journée puisqu'il neigeait à plein ciel depuis mon départ de la maison.

L'auberge me fit l'effet d'un rêve éveillé lorsque je la découvris. Il était midi sur le tableau de bord, mais encore plus dans mon estomac.

Près de la fenêtre, qui donnait sur le jardin d'hiver, une femme était assise. En toile de fond, de grands sapins s'agitaient sous les bourrasques de vent. La dame semblait faire corps avec le silence de la maison. Tournant la tête vers moi, elle me fixa de ses yeux étonnés. Je n'avais jamais vu une femme avec un visage d'une telle finesse.

Nous étions les deux seules personnes attablées dans cette somptueuse résidence du XIX^e siècle. Celle-ci, comme beaucoup d'autres, risquait d'être abandonnée malgré son élégance et son raffinement conservés d'une époque lointaine. La salle à manger, ses rideaux de velours magenta foncé, ses meubles en acajou, ses miroirs biseautés où se reflétaient lampes et lustres anciens nous enfermaient dans une atmosphère d'intimité. La neige tombait de plus en plus abondante, et bientôt, sous les rafales, elle prendrait d'assaut la région de l'Estrie.

Quelques regards échangés, suivis d'une timide inclinaison de la tête en guise de salutation, puis de frileux sourires.

Je m'appelle Nina, et vous ?

Les présentations faites, dans le respect que ce lieu imposait, nous avons engagé la conversation le plus naturellement 37

du monde. Elle m'invitait à sa table. Les plats et les confidences affluaient sur la nappe blanche. Par petites touches, Nina peignait pour moi une partie du tableau de sa vie. Elle me racontait son enfance en Russie, me relatait l'épisode de la bohème parisienne avant son départ définitif pour les États-Unis. *Enfin ! Voilà ! Je ne bouge plus ; là je vais finir mes jours*, disait-elle avec son accent tonique aux consonnes molles ou chuintantes que l'immigration avait ciselées dans sa particularité.

Je me suis dit : je vais au Canada pour quelques jours. Votre pays comme ma Russie.

Avec l'omission de certains mots et ses G gutturaux, elle gardait les caprices de la langue russe lorsqu'elle parlait en français, sinon elle errait entre l'anglais et le russe. Quel âge avait cette dame aux gestes empreints de dignité ? Était-ce important pour moi ? Le rouge de sa blouse colorait de feu ses joues rebondies. Seule la grosse boucle du chemisier, nouée sur le côté gauche, lui donnait un air frivole qui tranchait avec l'austérité du long collier de perles qu'elle portait. Aux pieds de sa maîtresse, Godot, son teckel au beau pelage roux teinté de blanc, me fixait de ses yeux tombants de lassitude.

Ce soir-là, nous avons passé la soirée repliés sur nous ; Nina à se raconter, moi à écouter. Puis, à l'heure où le soleil s'éteignait derrière les montagnes, avec Godot sur nos traces, nous avons marché entre les congères accumulées, la finesse de sa main gantée glissée sous mon bras comme le font des amis de longue date. La tête rejetée vers l'arrière, elle fermait les yeux tandis que des flocons se déposaient sur le rose de ses joues. Pourquoi cette femme, qui avait l'âge de ma grand-mère, me fascinait-elle autant ? Qu'avait-elle pour que je me sente si bien en sa présence, pour que j'accorde ma foulée et l'impatience de ma jeunesse à sa lenteur ?

Le lendemain matin, la tempête faisait toujours rage autour de nous. Le vent s'était levé, voilant le paysage. Dès mon réveil, je me précipitai à la salle à manger, la cherchant du regard. Avec grâce, elle me fit signe et je la rejoignis. Un

38 jus frais m'attendait dans une coupe de cristal qu'elle avait

pris soin de demander pour moi. Godot m'accueillit d'un faible signe amical en agitant la queue. La dernière goutte de jus avalée, j'étais prêt pour un autre chapitre de son vécu. Mais une voix à l'intérieur de moi me laissait entendre que quelque chose m'échappait. Un secret ? Me disait-elle la vérité sur toutes ces journées rocambolesques ? *Moi, je suis un fleuve parce que je bouge...* Je n'arrivais pas à saisir le sens de cette phrase laissée en suspens. Lorsque faiblissait son monologue, une question bien placée de ma part lui redonnait un nouvel élan. Avec ma fascination pour cette inconnue, j'en oubliais presque mon travail. Alors, pendant l'heure de sa sieste, je repris le temps qui m'avait échappé et tentai de saisir l'âme de cette maison. Malgré mes jeunes années, j'étais conscient que la clé ne m'attendait pas sur la porte, et je devais puiser dans toute ma sensibilité afin de recueillir les nuances et la mémoire de ce lieu. Parfois, je me surprénais à imaginer Nina déambuler dans cette maison au temps de sa fraîcheur. Je me la figurais éblouissante avec ses cheveux coupés à la garçonne et ses yeux ambrés, attentifs et rieurs, posés sur l'autre.

Au troisième jour, alors que la neige avait cessé, j'arrivai à la salle à manger décidé à percer le mystère de Nina. Je me retrouvai devant une table déserte. Je vis, sur la nappe de dentelle, une enveloppe à mon intention et un petit sac. Quelle déception ! Atterré, ô combien triste sans trop savoir pourquoi. Un court billet, rédigé d'une fine écriture sur un papier suranné, où je lus : *Adieu, Hubert. Je vous offre C'est moi qui souligne, afin que vous puissiez garder trace de notre si attachante amitié. Nina.*

Durant les heures qui suivirent, je ne pus penser à rien d'autre. J'avais été en présence de la grande Nina Berberova sans m'en rendre compte, avec toute la naïveté de ma jeunesse inculte. Étais-je amoureux ou bien alors venais-je simplement de vivre une profonde amitié avec une inconnue de sans doute quatre fois mon âge ? Cette différence me rassurait certes, mais je ne pouvais contrôler les élans de mon cœur en peine.

Longtemps, Nina occupa mes pensées. Tout au long de l'été suivant, je lus son œuvre et tentai de comprendre entre les lignes, entre ses mots ce qui, je le croyais, m'avait été dérobé. Je n'essayai jamais d'entrer en contact avec elle, mais ne l'oubliai pas pour autant. Quelles étaient la part réelle et celle rêvée ? Cette confluence entraînait dans l'espace étrange réservé à tout ce qu'on ne veut pas oublier. Je savais que cette femme avait été une île dont, un jour, je m'étais approché. Dix ans plus tard, une trace tangible demeurerait afin de cristalliser ces jours vécus : ma fille aînée porte son prénom.

Au fil des jours, j'idéalisai ce souvenir couleur sésia avant de le ranger bien au chaud au creux de ma mémoire. Grâce à mon article, que j'intitulai *Nina d'un autre temps*, et aux autres qui lui succédèrent, on me décerna le prix Guy-Mauffette, qui me fit connaître dans le milieu et fidélisa un lectorat de plus en plus large.

Ces villas anciennes, élégantes, pleines de noblesse, exposées à une mer de changements, agonisaient, muettes. L'une après l'autre, ces belles demeures cédèrent la place aux Gîtes du Passant, aux Couette et Café, aux Bed and Breakfast d'aujourd'hui. Puis, vint le jour où plusieurs tombèrent sous le pic des démolisseurs et de l'indifférence.

Rompu à un travail acharné et consciencieux, je me taillai au bout de quelques années la place que j'avais tant convoitée dans la presse écrite. Il me plaît de penser que cet émouvant rendez-vous hivernal m'a un jour porté chance.